Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 81 (1993)

Heft: 4

Rubrik: Dossier

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Au fil des pincettes

Essai sur le goût bien helvétique du propre en ordre ou comment la lessive vient aux hommes.

La propreté, quelle histoire! Riche en rebondissements au cours du temps, surprenante dans certaines de ses pratiques, coulant de source aujourd'hui, elle est porteuse de tout un imaginaire social, moral et politique qui a véhiculé les préoccupations de chaque époque. Savons-nous à quel point nos critères de propreté, si sagement intériorisés, sont récents et comment a grandi cette vertu dont les femmes sont devenues les vestales?

S'il nous apparaît clair comme de l'eau de roche que celle-ci représente l'élément premier de notre bien-être corporel, il faut, dans nos civilisations, remonter aux Romains pour partager sans hésitation le même point de vue. Ils ont, en effet, poussé jusqu'au raffinement l'usage des thermes, fleuron de leur urbanisme et lieux de détente populaires. Une tradition perdue avec la chute de l'empire, retrouvée quelque peu dans la chaleur des étuves et des bains du Moyen Age, mais sévèrement battue en brèche au cours du XVIe siècle par le corps médical et l'Eglise, qui accusent ces lieux de propager des maladies mortelles et d'inciter le peuple à la débauche, par la promiscuité sexuelle qu'ils engendrent. Il est vrai, d'ailleurs, que les baigneurs sont alors plus séduits par l'attrait de la volupté que des soins corporels...

La crainte de l'immersion vue par Daumier.
Enfantillages
"J'veux pas entrer dans tant d'eau que ça... y doit y avoir de gros poissons."
Bibl. Arts Déco. coll. Maciet 356.2.

Crasse protectrice

Quant aux dangers dénoncés pour la santé, ils reflètent la crainte d'une fragilité et d'une porosité de la peau, permettant à l'eau et aux germes de la peste, en particulier, de s'y infiltrer. Rien de plus normal, dès lors, que de considérer la crasse comme une protection contre le froid et les maladies, malgré l'augmentation des épidémies décimant la population. Rien de plus hâtif, cependant, que de conclure au désintérêt généralisé des soins corporels!

Si la pratique des ablutions va quasiment disparaître jusqu'à la fin du XIXe siècle, d'autres règles vont émerger, dont celle des bains d'air, auxquels est attribuée une fonction nettoyante, celle de la «toilette sèche», obtenue par la friction vigoureuse du corps avec un linge et celle du simple changement de vêtement. «Un principe durable s'est installé. La propreté, dans la France classique par exemple, n'aura pas d'autres critères. Le renouvellement du blanc efface la crasse en atteignant une intimité du corps. L'effet est comparable à celui de l'eau. Il est même plus sûr et surtout moins «dangereux». Aux inquiétudes que suscite le bain s'ajoute donc la certitude de son inutilité. Le linge retient transpiration et impuretés. En changer, c'est au fond se laver.»[1] C'est le temps des apparences où l'on se limite à nettoyer les parties visibles de la peau.

Propreté et ordre moral

Au XIXe siècle, un esprit nouveau commence à se manifester avec les progrès de la médecine et de la chimie, ainsi qu'avec l'ascension des préoccupations moralistes. Une politique sanitaire se met ainsi en place, qui vise à réhabiliter les vertus de l'eau et les bienfaits de l'hygiène, tout en élevant le seuil moral des classes populaires se complaisant dans leur crasse et leur vice... «La propreté corporelle qui se veut une inébranlable garantie de l'ordre familial devient le fondement de l'ordre moral et de l'ordre social; c'est elle qui crée l'idée et l'habitude de la décence, de

Tambour battant

Genève 1993. Au salon-lavoir, ouvert 24 heures sur 24, c'est le rendez-vous des sans-machine à laver.

Hier, j'y ai débarqué avec mon linge: prétexte pour une petite enquête sur la lessive.

Le lieu est glauque: une rangée de machines devant lesquelles s'alignent, arrimées au sol, de rares chaises grises. En face, quelques séchoirs coincés derrière deux hautes tables à plier. Le tout est éclairé par des néons fatigués.

Un premier couple, redoutablement efficace, se partage le travail. Madame vide les différentes machines alors que monsieur répartit le linge dans les séchoirs. Madame plie les chemises, monsieur les chaussettes!

Un autre arrivera plus tard, le temps d'empiler le linge mouillé dans de grands sacs en plastique.

Ce sont surtout des personnes seules qui remplissent les machines ce soir-là. Elles reviendront chercher leur linge à la fin du programme.

Dans ce lieu étonnant, il suffit d'amener son linge et son argent. Le monnayeur, le distributeur de lessive et les machines sont à disposition: un lavage pour 4 fr. 50, six minutes de séchoir pour 50 ct. Les murs sont couverts de modes d'emploi et de recommandations. Il est, par exemple, conseillé de vérifier les tambours avant d'introduire son linge.

Le monsieut qui me succède suit scrupuleusement ces indications et dépose délicatement une pièce de linge sur la machine: ma culotte oubliée dans le tambour!

Caroline Perren

la retenue, l'observance de ce divin principe de l'ordre: ordre du temps, de la conduite, des activités quotidiennes, exactitude des gestes, régularité de principe, ordonnancement des vies laborieuses dont le geste de propreté est l'indice, honnête ordre de l'obsédante morale bourgeoise qui règle et mesure les comportements et qui trouve son inspiration dans une morale religieuse.»[2]

Les vestales du propre en ordre

Qui sera désormais la garante de ce nouvel ordre? La femme, bien sûr, d'abord parce que «pour tous les hygiénistes, le soin de propreté reste associé au principe de féminité. La virilité ne tolère pas, encore au siècle dernier, la délicatesse d'un soin du corps quotidien»...[3] Ensuite parce que, en priorité, c'est elle qu'il s'agit d'éduquer doublement à ses responsabilités morales et domestiques supérieures, en créant notamment des écoles ménagères. Les hygiénistes, encore eux, s'efforcent d'imposer le renouvellement hebdomadaire du linge. La lessive entre alors dans les grands rites périodiques du foyer avec toute la peine et le labeur que supposent ces tâches usantes exécutées chez soi ou au lavoir public, si l'on n'avait pas les moyens de confier son linge aux blanchisseuses. «La lessive était la plus grosse corvée dans un ménage jusqu'à la fin du XIXe siècle et même au-delà. C'était l'activité qui demandait le plus d'efforts; les manipulations étaient pénibles et fatigantes; la lessive prenait du temps et de la place. «Travaux herculéens» sans doute et de longue haleine, mais aussi prestigieux: la vraie lessive, la belle, la grande, était la fierté de la femme, elle y consacrait le meilleur d'elle-même. Toutes les valeurs domestiques y trouvaient leur place: dévouement et effort de la femme, propreté du linge, discipline du repassage, entretien soigneux du raccommodage; ordre des piles de linge dans les armoires (compté, numéroté, attaché, enrubanné). Le sentiment du devoir accompli était la première récompense.

Ce bonheur était le privilège de celles qui avaient du temps, de la place et du beau linge à mettre en valeur. Il est facile d'imaginer que la lessive n'était pas toujours si gratifiante: combien de femmes ne devaient y trouver qu'un sujet de hantise, ne sachant où aller pour laver: les rives du lac étaient remplacées par les quais, les fontaines devenaient un ornement, les buanderies populaires étaient payantes, le logis trop exigu.

Où sécher le linge lorsque la place manquait?»[4]

Celles qui s'occupent professionnellement du linge des autres forment, au XIXe siècle, une puissante corporation. Femmes de tête, au langage vif, les blanchisseuses appartiennent à une véritable communauté qui n'hésite pas à faire la grève pour clamer ses droits. Les bateaux-lavoirs (ceux de Genève fonctionneront de 1690 à 1917), puis les buanderies publiques, où le développement de l'urbanisme et une volonté délibérée de contrôle les confineront, resteront des lieux évocateurs de l'histoire et du travail des femmes.

Le temps des lessives

On lave aujourd'hui son linge sale en famille, puisque chacune d'elles a accès à une machine à laver. Néanmoins, «le propre de cette tâche» est encore largement réservé aux femmes.

Sur la montagne de lessive hebdomadaire d'un ménage fleurit le paradoxe. La technologie actuelle offre une simplification extrême des tâches de blanchisserie et d'entretien des vêtements qui se révèlent aisées à partager. Presque un jeu d'enfant... ou de mari. Parallèlement toutefois, nos exigences de qualité en matière de propreté ont vertigineusement augmenté. Les hygiénistes du siècle passé se congratuleraient: leurs recommandations ont été érigées au rang de vertu nationale, dont la maîtrise est toujours féminine.

Sur nos injonctions, toute la famille se change, allègrement, pratiquement chaque jour; les torchons et les serviettes ont à peine le temps d'essuyer, les draps passent deux fois plus souvent que ceux de nos mères dans la machine à laver, véritable tonneau des Danaïdes! Sommes-nous à tel point piégées par le mythe de la tornade blanche qu'à son tour il nous ligote?

Et si nous partagions déjà plus souvent l'art du tri et du choix des programmes, nous en serions peut-être un jour moins lessivées.

Michèle Michellod

La lessive sur les grèves du lac.

(Illustration tirée de *Propre en ordre*, Geneviève Heller, Ed. d'En bas, 1980)

1 **Georges Vigarello**, *Le propre et le sale*, Ed. du Seuil, 1985.

2 **Julia Csergo**, *Liberté, égalité, propreté*, Ed. Alain Michel, 1988.

3 **Georges Vigarello**, *ibid.*

4 **Geneviève Heller**, *Propre en ordre*, Ed. d'En Bas, 1980.

Pierre Reymond, *Tribune de Genève*, 13.1.82.

Toujours plus blanc

Un peu d'histoire féministe ou lorsque l'amour se mélange à la lessive.

Au cours du XXe siècle, beaucoup de choses ont changé dans la manière de gérer un ménage.

L'eau courante, le gaz, puis l'électricité sont arrivés dans les cuisines; les WC et la salle de bain sont devenus indispensables à chaque appartement.

Dans les classes bourgeoises et moyennes les domestiques à demeure ont pratiquement disparu. Ils sont remplacés par des femmes de ménage. La femme de lessive ainsi que la lessiverie n'existent plus. En 1970, sur 1300 ménagères de Suisse romande interrogées dans le cadre d'une étude sur le budget-temps, une seule faisait encore sa lessive dans une lessiveuse-bouillisseuse qu'elle chauffait avec du bois.[1]

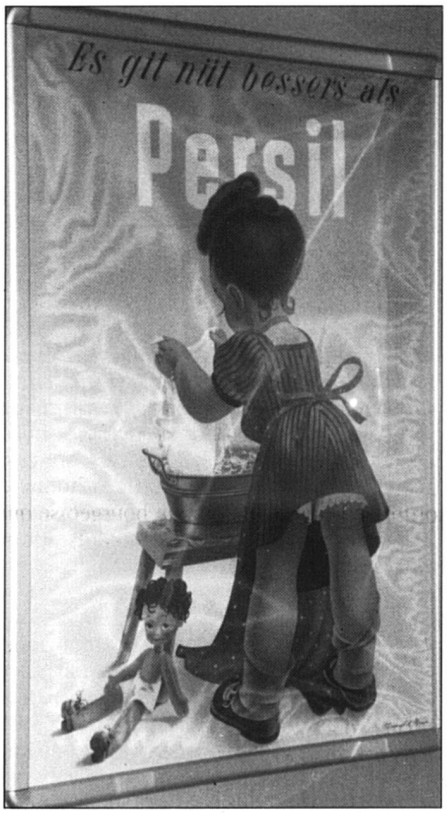
La machine à laver le linge a donc, depuis plus de trente ans, pénétré partout comme machine collective dans les immeubles et dans les salons-lavoirs et comme machine individuelle dans les ménages. D'abord semi automatique, elle devient complètement automatique et, depuis les années soixante, pourvue de microprocesseurs, elle offre plus de dix programmes lavant de trente à nonante-cinq degrés (jamais cent degrés comme la lessiveuse de nos grand-mères, car alors l'eau devient vapeur et la machine explose).

Parallèlement, les détergents et savons de toutes sortes sont apparus sur le marché. Dès 1907 la firme allemande Henkel lance Persil (contraction de **per**borale et **sil**icate). La chimie, encore polluante, lavera toujours plus blanc pendant près d'un siècle.

Chimie féministe

Aux USA, avant la guerre 14-18, écrit Ruth Schwartz-Cowan[2], faire la lessive se réduisait à une simple corvée nécessaire pour vivre dans du linge propre. Ménagère, un métier comme un autre, sans histoire. C'était l'époque du féminisme scientifique aux USA.

Il est intéressant de noter à ce propos les réflexions de Barbara Ehrenreich et Deirdre English dans leur livre *Des experts et des femmes, 150 ans de conseils prodigués aux femmes*[3] au sujet de la formation des ménagères. Elles citent plusieurs femmes, féministes et scientifiques américaines du début du siècle, telle Ellen Richards, qui a voulu introduire la chimie dans l'économie domestique, ou Charlotte Gilmann qui créa des cours de taylorisme et d'«œucologie» pour les ménagères. Ces expertes désiraient éduquer les femmes (en majorité les femmes au foyer des classes moyenne et supérieure) pour qu'elles accomplissent leur travail de ménagère comme une profession, en connaissance de cause, mieux et plus vite. Ainsi, grâce au temps gagné, elles pourraient s'adonner à la cause publique et faire avancer la cause des femmes.



Plus blanc que blanc

Une publicité d'une puissance extraordinaire fait alors appel à des psychologues et des sociologues pour trouver les formules et les images qui vont convaincre et même, comme le rappelle Louise Vandelac, qui vont «pénétrer nos corps, nos têtes, nos vies et influencer incidieusement nos mentalités».[3]

Dès les années vingt, les fabricants de produits de lessive, Procter et Gamble, Unilever, Colgate, Steinfels et tous les autres..., vont inculquer aux ménagères de nouvelles normes quant au propre. C'est le «toujours plus blanc». Au fur et à mesure que les machines deviennent performantes et les savons puissants, le taux de rotation

L'interculturel: un concept à manier avec des pincettes

Il est en Suisse un dénominateur commun à nos multiples cultures. On le trouve érigé dans tous les jardins et les espaces verts des immeubles. Il a valeur de symbole, d'objet rituel en quelque sorte. Il s'agit d'une espèce de parapluie inversé à faire sécher le linge. Véritable ciment des identités, il ouvre ses bras généreux à toutes les lessives helvétiques.

Là s'arrête sa fonction unificatrice. Les différences culturelles commencent dès les premières pincettes. Qu'on en juge...

Locataire d'un coquet immeuble de la banlieue de Berne, j'eus un jour la surprise de recevoir une note de la régie déplorant ma manière désinvolte de suspendre le linge. On me reprochait de ne pas respecter les règles de l'éthique du «zewi» – le parapluie inversé – soit de suspendre mon linge sans méthode. Cette absence d'ordre laissait voir des culottes, une vision de légèreté indécente. J'appris alors l'ordonnance correcte des lessives: au centre lesdites culottes, puis les chemises, les torchons de cuisine, les serviettes et enfin les draps. Le linge se suspend par affinité. On ne mélange pas les espèces. Les règles du sec sont tout aussi péremptoires. Ne retirer les draps ou les torchons que lorsque les culottes sont sèches et ne pas laisser sécher des pièces éparses sur les fils.

Il en va des cultures comme des lessives. L'important, c'est d'en dissimuler les dessous.

Simone Forster

LA LESSIVE, ENCORE UNE AFFAIRE DE FEMMES?

24 et 25 avril 1993

Dans le cadre de l'exposition «C'était pas tous les jours dimanche», deux journées organisées par le Collège du travail et le Musée d'ethnographie, Annexe de Conches

SAMEDI 24 AVRIL

10 h Conférence-débat

TANT QU'IL Y AURA DU LINGE À LAVER...

ETHNOGRAPHIE DE LA LESSIVE AUJOURD'HUI
par **Sylvette Denefle** (sociologue, Université de Nantes)
La lessive ne nécessite-t-elle plus de savoir-faire, plus d'implication personnelle, plus de travail? A-t-elle été ramenée au remplissage de la machine et à la pression d'un bouton, à une tâche banale, uniforme?

12 h-14 h Films

LAVAGE ET DÉTERGENTS
Un documentaire qui retrace soixante ans de pratique de la lessive: du lavoir à la machine. Durée: 25'.

LA GRANDE LESSIVE
Aux Grisons, pendant la deuxième guerre, à cause de la pénurie de savon, on recommence à laver aux cendres. Un film de la Société suisse des traditions populaires, Bâle, 1940. Durée: 21'.

Buvette, sandwiches.

AMOUR ET CHAUSSETTES SALES

14 h Conférence-débat

ANALYSE DU COUPLE PAR SON LINGE
par **Jean-Claude Kaufmann** (sociologue, CNRS-Université Paris V)

Qui fait la lessive, qui étend le linge, qui recoud les boutons, qui raccommode, qui range les draps dans l'armoire? Les statistiques sont formelles: l'entretien du linge est une tâche encore effectuée à 90% par les femmes.

Le lien de la femme avec le linge serait-il trop ancien et intime pour qu'elle puisse y renoncer facilement, comme elle a pu le faire pour d'autres tâches domestiques?

L'exposition «C'était pas tous les jours dimanche» restera ouverte jusqu'à 18 h.

DIMANCHE 25 AVRIL

dès 11 h Démonstration en plein air, dans le parc du Musée

LESSIVE AUX CENDRES, COMME AUTREFOIS

par **Dorette Haltinner** (Museums Pädagogik Basel) et **Barbara Geering** (Verein für Heimatpflege, Ziefen), avec la participation du public qui peut apporter ses jeans et liquettes sales et s'initier à cette ancienne façon de laver.

Buvette, pique-nique.

Dans le musée

FILMS SUR LA LESSIVE

Visite de l'exposition

Fermeture: 17 h.

Lieu: Musée d'ethnographie, Annexe de Conches, 7, chemin Calandrini, 1231 Conches. Sur les hauts de la route de Florissant, bus 8-88, arrêt facultatif: Calandrini. Tél. 346 01 25.

du linge de corps et de maison augmente. Les exigences du propre sont toujours plus grandes. Tant pis pour le supplément d'énergie dépensé et la pollution de l'eau. Tout devient tout de suite sale. Selon nos normes suisses, bien sûr!

Aujourd'hui, il se trouve des ménagères qui changent leur linge de corps tous les jours et leur linge de maison toutes les semaines. Il y a vingt ans le délai de rechange était bien plus long (voir *Ménagère, aujourd'hui,* enquête auprès de 1300 ménagères romandes en 1974[1]). Serions-nous devenues toujours plus sales au fur et à mesure que la publicité prétend laver toujours plus blanc?

Plaisir d'amour

La force des publicitaires est d'avoir su introduire l'émotivité dans l'accomplissement des tâches ménagères.

Après la guerre de 14-18, grâce aux produits (machine et lessive) à vendre, on a fait du lavage du linge une profession d'amour. La ménagère qui aime véritablement sa famille la protège de l'embarras qu'elle pourrait éprouver à porter du linge grisâtre. L'émotionnel est présent partout. Alors, il est devenu impossible à la ménagère de déléguer des tâches aussi chargées d'émotivité à d'autres, mari, enfants ou domestique... C'est son travail d'amour à elle, en tant que femme.

Jean-Claude Kaufmann ira encore plus loin dans son livre *La Trame conjugale, l'analyse du couple par son linge»* (1992)[4], la lessive devient un territoire propre à la femme. Certains gestes, notamment ceux qui ont rapport au linge, touchent à la «féminité profonde».

Coupable de moins laver

Les femmes qui faillissent à ces tâches ménagères comme celle de laver toujours plus blanc ne remplissent pas le rôle que la société leur a assigné. Elles sont de mauvaises ménagères et sont amenées à se sentir coupables.

Ce sentiment de culpabilité inévitable a été analysé par Ruth Schwartz-Cowan en étudiant les magazines féminins américains entre les années vingt et quarante[2]. Il concerne d'abord les tâches ménagères dont la lessive, puis quelques années plus tard l'éducation des enfants.

C'est alors, comme le montrent Barbara Ehrenreich et Deirdre English, que les féministes ont été flouées. Alors qu'elles voulaient éduquer les femmes de façon scientifique et objective, les fabricants ont dominé le marché pour convaincre, en faisant appel à l'émotivité...

La FRC (Fédération romande des consommatrices) tente de redonner un caractère plus scientifique à la consommation grâce aux études économiques, juridiques et surtout grâce aux tests des produits qu'elle publie dans sa revue *J'achète mieux.*

Certains mouvements écologiques désirent aussi atteindre les femmes afin de leur faire changer certaines habitudes dans le but de consommer moins d'énergie ainsi que des produits protégeant l'environnement.

Notons à ce propos le titre donné en 1989 à un colloque organisé par le Collège du travail: *A société polluante, ménagères performantes.*

Jacqueline Berenstein-Wavre

Derrière la poésie des «choses» d'autrefois, la réalité du labeur des femmes

«Il fallait que les femmes n'arrêtent pas de filer le lin pour les toiles fines, le chanvre pour le linge de corps, pour les draps, pour les tissus qu'on utilisait dans les travaux agricoles. Et les draps de lit! Des piles, des montagnes; et les serviettes, pour tenir six mois sans rien laver!

Il fallait voir les piles, les montagnes de lessive dans les immenses cuviers! On appelait la lessive, la bouye; en France, on dit la buée, c'est le même mot. On triait d'abord le linge de même nature; on le posait dans le cuvier. Ensuite, on commençait à couler la lessive, c'est-à-dire qu'on mettait chauffer l'eau dans une grande chaudière en cuivre.

Pendant que l'eau chauffait, on couvrait soigneusement le linge d'un drap, le floric, destiné à recevoir les cendres. Pour obtenir de bonnes cendres, c'était tout un travail. Quand on pouvait brûler du bouleau, on faisait une meilleure lessive. J'entends encore ma mère trembler: «Tu ne mettras pas de papier dans le fourneau, tu vas me salir mes cendres!» Quand elles étaient refroidies, on les criblait avant de les déposer sur le floric, en faisant très attention de ne pas en laisser tomber dans l'eau. On repliait le drap avec précaution.

Tout était en place. Le vrai coulage pouvait commencer. Avec une louche géante, dont le manche avait au moins deux mètres de long, on puisait l'eau dans la chaudière, d'abord tiède, de plus en plus chaude et on la versait sur le floric.

La lessive bien trempée, on récupérait l'eau du cuvier, on la remettait dans la chaudière. On la réchauffait; on recommençait à couler. Cela pouvait durer toute la nuit. Le lendemain, on allait rincer le linge à la fontaine. Il était blanc, magnifique. Il sentait bon. On passait alors à une autre pile de linge sale, jusqu'à épuisement, si je puis dire, de nos forces et du linge.»

La Poudre de Sourire, le témoignage de Marie Métrailler, recueilli par **Marie-Magdeleine Brumagne**, Editions Clin d'œil, 1980.

1 **Jacqueline Berenstein-Wavre,** *Ménagère aujourd'hui,* résultat d'une enquête sur le budget temps-ménage faite auprès de 1300 ménagères romandes, édité par *Femmes suisses;* 1974.

2 **Ruth Schwartz Cowan,** *La Révolution industrielle dans les Foyers: Technologie ménagère et changements sociaux au XIXe siècle.* (Traduction Doris Leblond.)

3 **Barbara Rhrenreich et Deirdre English**, *Des experts et des femmes, 150 ans de conseils prodigués aux femmes.* Traduction Louise E. Arsenault et Zita de Koninck, Editions du Remue Ménage, 1982. Ouvrage paru en anglais en 1978 sous le titre *For Her Own Good:* 150 years of the experts advice to woman.

4 **Jean-Claude Kaufmann,** *La Trame conjugale. Analyse du couple par son linge.* Nathan. Essais et recherches.

Amour et chaussettes sales

Qui lave, étend ou sèche le linge, repasse et range chemises et pantalons? Comment? Selon quelles normes?

Dans un ouvrage appelé *Analyse du couple par son linge** vingt couples français entre 20 et 35 ans appartenant à la classe moyenne disent quelles sont leurs exigences du propre et du rangé et comment ils réalisent ou croient réaliser entre eux l'égalité des sexes et le partage des rôles.

Les réponses sont analysées à travers 200 pages par J.-Cl. Kaufmann, sociologue de la vie quotidienne, et forment un miroir étonnant dans lequel se lisent les différents modes de vie des couples d'aujourd'hui. Passionnant! Ainsi y apprend-on qu'un garçon et une fille qui vivent ensemble ne forment un couple que lorsque le linge de l'un est lavé avec le linge de l'autre.

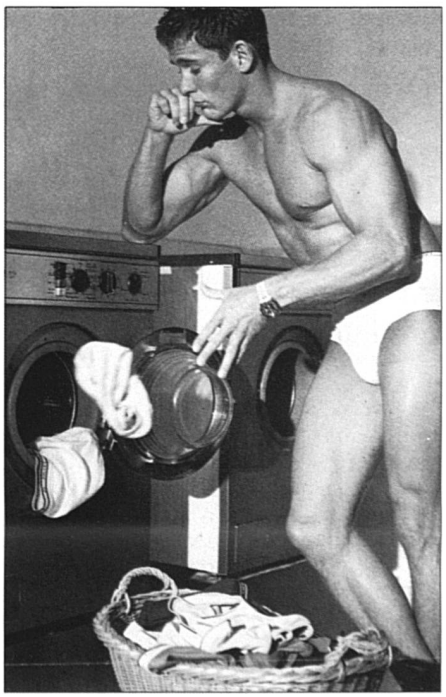
Ce qui semble nouveau, c'est que tous n'appliquent pas l'égalité, mais que tous en parlent.

L'égalité est l'axe central de la réalité du processus démocratique. Si le jeune couple veut l'appliquer, il doit mettre de côté la domination mâle vieille de quelques millénaires et tout reprendre à zéro. Et ce n'est pas facile. Il ne s'agit plus de rentrer dans des rôles préconstruits par les parents et grands-parents, mais bien d'en inventer ensemble de nouveaux. Les universitaires y parviennent mieux, semble-t-il, que les couples sans formation professionnelle, où la tradition familiale pèse très lourd.

Les exigences quant au propre et au rangé sont différentes pour chacun, selon l'influence familiale antérieure. Ainsi, l'exemple de ce fils d'ouvrier qui exige que ses jeans soient cuits à 60 degrés; comme sa femme cuit tout à 40, il remet ses jeans lavés et repassés dans la machine avec un programme à 60!

Il y a aussi ceux qui changent tous les jours tout le linge de corps et toutes les serviettes de toilette... Evidemment, arrivée à la fin de ce livre surprenant, je me suis demandé jusqu'à quel point j'étais encore

(Suite en page 15)



Je lave, je porte, je lave, je porte, je lave, je porte, je lave... commente Jockey, le commanditaire de cette pub. Les publicistes, comme les médias, ne sont pas seulement le reflet de l'évolution des mentalités; ils en sont les moteurs.

Le lessiveur nouveau est arrivé

Sondage éclair sur la lessive en Suisse romande...

Madeleine, 30 ans, universitaire, prépare une thèse à la maison, 1 enfant, un mari à horaire irrégulier: «Je lave le linge de la maison, de mon fils et le mien. Mon mari lave et range ses propres affaires.»

Sophie, 25 ans, étudiante: «Depuis que je vis avec Stéphane, j'ai dû apprendre à étendre impeccablement le linge. Si c'est trop froissé, il proteste, car c'est lui qui repasse...»

Christophe, 28 ans, physicien: «Mon amie, qui exerce la même profession que moi, m'a convaincue de partager les tâches, moi qui n'avais jamais rien fait à la maison! Je passe chez ma mère le samedi pour qu'elle m'apprenne à repasser et je réalise enfin tout le travail qu'elle a fait pour nous!»

Edith, 50 ans, juriste: «Depuis que mon fils s'est installé avec une amie, il m'apporte chaque week-end son linge à laver. Je devrais lui dire de se débrouiller, je vais le lui dire, mais c'est une occasion de nous voir régulièrement...»

Valérie, 17 ans: «Mes parents ont divorcé. Mon père vit avec une amie plus jeune que lui. J'ai bien ri en l'entendant un jour déclarer, lui qui n'a jamais fait aucun travail ménager: «Bon, je te quitte, je dois aller mettre une nouvelle cuite en route!»

Hélène, 40 ans, 2 enfants, journaliste: «Enclencher une machine, étendre une lessive, repasser, on peut partager. Mais il faut insister pour laver les gros pulls en laine à la main dans le lavabo!»

... et à Stockholm

Monica, 40 ans, 3 enfants: «C'est toujours moi qui fais la lessive. Mon mari passe l'aspirateur. Chez nos voisins, c'est très variable.»

Julia, 30 ans, pas d'enfant: «C'est mon mari qui s'occupe du linge. Je trouvais que c'était très lourd, car la machine est loin de l'appartement. Il fait cela très bien.»

Klaus, 40 ans, 3 enfants: «Il n'y a pas de règle. C'est tantôt ma femme, tantôt moi. Cela dépend des circonstances, de ce qu'il y a à faire d'autre, par exemple avec les enfants.»

Gunilla, 50 ans. «Depuis que je travaille à plein temps, c'est mon mari qui fait lessive et repassage. Quand nous habitions en France, c'est moi qui faisais tout à la maison, mais je ne travaillais pas.»

Rune, 40 ans, 1 enfant: «Ma femme ne travaille pas. C'est toujours elle qui fait la lessive et cela lui prend pas mal de temps.»

Elisabeth, 30 ans, 1 enfant: «Je travaille à mi-temps, alors c'est moi qui fais le plus à la maison, y compris le linge. Mon mari cuisine pendant le week-end. En semaine, il rentre trop tard. Je pense que, comme beaucoup de mères de petits enfants ne travaillant qu'à mi-temps, nous faisons plus de la moitié des travaux ménagers. Mais les maris aident avec les enfants.»

Propos recueillis par
Michèle Michellod
et **Odile Gordon-Lennox**

Angoisses et réflexions d'une recrue: dis maman, peut-on cuire des chaussettes en laine?

Peut-on devenir un homme sans savoir faire la lessive et entretenir son linge?

C'est la question fondamentale que je me suis posée après que mon fils eût accompli son école de recrues dont je résume, ici, le programme: apprendre à se surpasser. Un esprit sain dans un corps sain, oui... mais dans du linge sale. Car qui procède au grand lavage de chaque week-end pendant quatre mois?

Sûrement, quelques recrues sont autonomes. Mais la grande majorité de compter sur maman, sur la copine, la compagne ou l'amie dévouée?

Mon travail à l'extérieur m'a souvent empêchée de m'occuper «comme il faut» du linge de mon fils. Il l'a fait tant bien que mal. Plutôt mal si j'en crois la remarque faite devant la troupe par un officier parce que sa chemise n'était pas repassée: «Recrue Ruchti, vous êtes la recrue la plus «chiffonnée» de toute l'école»...

J'ai suggéré que des salons-lavoirs soient installés dans les casernes. Pas de chance, la place est réservée aux hangars des avions FA-18!

Nicole Ruchti

«Le mari idéal fait toute la lessive.» Au début du siècle, les suffragettes anglaises prêchaient déjà, à leur manière, le partage des tâches!

l'esclave de traditions familiales démodées, formant un frein à l'application de l'égalité. Et, je me suis posé la question de mes exigences quant au propre et au rangé...
C'est là, je crois, un examen intéressant à faire avec d'autres, car il suscite discussions et réflexions parfois passionnantes et amusantes.

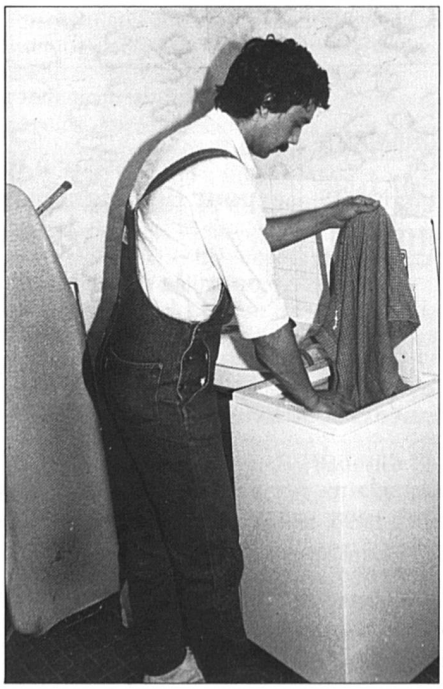
Je me réjouis d'aborder ces sujets avec J.-Cl. Kaufmann qui en parlera le 24 avril prochain dans le cadre de l'exposition *La lessive, encore une affaire de femmes* (voir programme p. 12).

Jacqueline Berenstein-Wavre

Analyse du couple par son linge*, **Jean-Claude Kaufmann, Ed. Nathan, Essais et Recherche.

Lessive du soldat: une certaine philosophie

Avec un enthousiasme propre à faire tomber les chaussettes des plus sceptiques, quelque cinquante amis et bienfaiteurs de la section lausannoise de la Lessive du soldat tenaient hier leur assemblée générale au Pavillon-Général-Guisan-Verte-Rive à Pully.

Sans tambour ni trompette mais rondement menée par la bonhomme présidente Marianne Heer, qui a salué l'adjudant Ravioli (responsable des cours de cuisine de campagne), la partie statutaire a permis de retendre les liens, sans lesquels l'enthousiasme des volontaires du linge propre chez les recrues ne serait peut-être qu'une vieille patte sèche. Et, bien indépendamment du verre de l'amitié offert par la suite, ce n'est pas sans une certaine émotion que le point fut fait sur plus d'un aspect parfois méconnu de cet indispensable effort de guerre, surtout en temps de paix. Ainsi la présidente a révélé que pas moins de 2600 paires de chaussettes étaient passées entre les mains de «lundistes» ou «jeudistes». Et, surtout, que, si le nombre de sacs annuellement traités manifeste une évidente tendance à la baisse, on peut estimer que le nombre de soldats sans famille baisse aussi. Encore que, a semblé regretter Mme Heer, la faible natalité contemporaine pourrait aussi en être la cause, phénomène qui, avec l'introduction du service civil pourrait bien rétrécir encore l'activité de la Lessive du soldat. De là à affirmer qu'il vaudrait mieux faire l'amour que la guerre, il n'y avait qu'un pas mais il n'a pas été franchi (...)

Texte paru dans *24 Heures* du 12 mars 1993 O.K. Agence Air